

Pierre Ebtinger

Avec Jacques-Alain Miller, passons de l'allégorie développée dans la section 1 à la logique de ce que cette allégorie évoque.

D'un point de vue logique, l'opération analytique se présente comme une opération de réduction.

Pour saisir ce qu'est cette réduction, Jacques-Alain Miller procède de façon logique en l'opposant à l'amplification signifiante.

Ce terme d'amplification signifiante est une invention sémantique pour désigner un ensemble de phénomènes de langage que nous connaissons, mais qu'il ne nous était pas venu à l'esprit de regrouper sous le terme d'amplification signifiante.

Avant de détailler ce qui vient se ranger sous ce terme générique, Jacques-Alain Miller rappelle son exemple paradigmatique qu'il a trouvé dans le poème de Carlos Drummond, poème exemplaire de la « puissance essentielle de prolifération » du langage ».

Le mot « puissance » est le premier mot qui m'arrête dans la lecture attentive de cette partie du texte. Cette puissance de l'écriture et de la parole qui est ici soulignée peut être opposée à quelque chose qui n'est pas dans le texte, mais qui lui est à chaque instant sous-jacent, à savoir l'impuissance du langage.

On trouve dans l'enseignement de Lacan à la fois une démonstration des pouvoirs de la parole, avec une élucidation des principes de ce pouvoir, et le constat répété de l'impuissance du langage. Dans le Séminaire I, par exemple, vous trouverez trois chapitres qui sont l'un des fondements de ce que Miller développe ici. Ces trois chapitres ont pour titre « L'ordre symbolique » - ordre dont nous aurons parlé la prochaine fois -, « la fonction créatrice de la parole », et enfin « *De locutionis significatione* », titre plus obscur qui veut dire « de la signification de la parole ». Il s'agit là d'un terme repris à Saint-Augustin qui nous livre dans son ouvrage « *De magistro* » (le maître) une *disputatio*, une conversation sur la signification de la parole. Lacan nous fait relire ce texte de Saint-Augustin qui démontre l'impuissance des signes – donc du langage - à enseigner. Il lui oppose les vertus de la parole, qui révèle une vérité. Mais cette vérité n'est pas dans les mots, elle est dans les achoppements, dans la méprise, l'erreur, la tromperie, le mensonge qui surgissent au fil de l'usage de la parole. Elle est aussi dans la poésie, par exemple dans la répétition prolifique que l'on entend dans le poème sur la pierre au milieu du chemin.

La puissance prolifique de la parole est donc à entendre sur ce fond de l'impuissance du langage, de l'impuissance des mots, ou plus exactement de l'impuissance de la signification. Le mot n'est jamais identique à la chose dont il parle, et la signification ne renvoie jamais qu'à une autre signification. Mais la parole a un pouvoir d'évocation, elle fait retentir dans la voix ce que les mots ne peuvent saisir en eux-mêmes. L'amplification signifiante répond aussi à cette impuissance de la signification, en tentant de la contrer par l'abondance.

De cette amplification signifiante, Jacques-Alain Miller distingue trois vecteurs : le sens, le son et la référence. Donner du sens, c'est ce que l'on fait lorsque l'on veut expliquer. Mais l'explication est un processus sans fin qui n'aboutit à rien. Cela a déjà été démontré par Saint Augustin, que j'évoquais à l'instant, avec son allégorie de l'oiseleur. Celui qui voudra expliquer à quelqu'un de tout à fait ignorant ce qu'est un oiseleur ne pourra jamais lui transmettre l'art d'attraper un oiseau. A un moment il faudra qu'il lui montre : voilà, c'est comme ça que l'on fait. Face aux problèmes de la vie tels que ceux que l'on vient confier au psychologue ou au psychanalyste, l'explication est de nos jours très à la mode. Il circule tout un catalogue d'explications prêtes à l'emploi : j'ai un manque de confiance en moi, je ne sais pas gérer mes émotions, je ne sais pas dire non, etc... Ce sont des explications courtes qui sont censés mettre un terme à la quête explicative, mais qui n'expliquent rien. Dès qu'on en interroge le sens, on s'aperçoit qu'il n'y en a pas. Si on lève le verrou de ces explications toutes faites, il faudra cependant veiller à ne pas rester dans un registre explicatif. Celui-ci peut se développer à l'infini et un développement explicatif plus personnel n'en restera pas moins une explication, c'est à dire une prolifération de sens qui rate tout autant son objet que l'explication toute faite.

L'amplification signifiante peut aussi se faire à partir du son. « C'est le son qui mène la danse » nous dit Miller, et il ajoute « danse macabre », avant d'évoquer en exemple la fuite des idées de la manie. Danse – danse macabre, c'est une minuscule illustration en acte de ce dont il s'agit dans la fuite des idées. Mais c'est aussi un clin d'œil pour nous rappeler que la manie est la forme agitée de la mélancolie. Aussi vivant que puisse se proclamer le malade maniaque, son exaltation se déploie sur le fond de quelque chose de mort.

Enfin, l'amplification signifiante peut se développer à partir de la référence dans le registre de la description qui, comme l'explication, est potentiellement sans fin.

Après avoir mentionné ces trois voies de l'amplification signifiante, Miller situe les différents usages qui peuvent en être fait : au service de la mémoire, au service de la raison, au service de l'événement, au service du mystère. Ce sont là, dit-il, « les différents modes d'énonciation qui la nourrissent ». Après l'examen des énoncés – explications, homophonies, descriptions, l'examen des modes d'énonciation. Ça va très vite, mais il y a là, au passage, une leçon de méthode dans l'écoute, si elle veut être plus qu'une écoute compatissante, mais une écoute qui vise à entendre. Et entendre commence lorsque l'on prend en considération, au-delà des énoncés, la position d'énonciation, c'est-à-dire la façon dont une personne marque sa parole de son empreinte subjective.

Un énoncé, ce sont des dits ; une énonciation, c'est un dire. Et ce n'est donc pas par hasard que Jacques-Alain Miller ne peut s'empêcher de faire allusion au bien-dire qui est en quelque sorte la fleur de la rhétorique classique. Le bien-dire est un terme dont on trouve plusieurs occurrences chez Lacan, notamment lorsqu'il parle d'une éthique du bien-dire. « De ma pratique, tirer l'éthique du bien-dire », dit-il par exemple dans *Télévision* (Autres écrits, page 541). Et cette éthique du bien-dire et celle d'un dire qui serait, au contraire de la rhétorique, un dire débarrassé du sens. Mais ici Miller ne se sert du bien-dire que comme une cheville pour articuler l'amplification à la réduction. Au courant dominant qui allie le bien-dire à l'ampleur du discours, à l'abondance, il oppose un courant plus discret qui situe le bien-dire

dans le peu de mots, dans la concision. Au bien-dire copieux de la rhétorique, il oppose le bien-dire analytique « qui vise l'inverse de la *copia* », autrement dit du copieux, qui vise la réduction.

Avant de suivre Miller sur ce qu'il nous dit de la réduction, je voudrais faire remarquer qu'amplification et réduction ne s'opposent pas tout à fait. En effet, l'opération de réduction dont il va être question opère sur ce qui est développé dans l'analyse. Ces développements se font idéalement selon la règle de la libre association. Chacun qui a un tant soit peu l'expérience de l'analyse sait combien il est difficile de ne pas s'en écarter. Aussi la parole analysante est-elle bien souvent un mélange d'amplifications explicatives, descriptives, diversement digressives, et dans les bons jours associatives. Si les trouvailles sont assurément plus nombreuses dans le registre associatif, il n'est pas exclu qu'un dire inouï émerge à partir d'un énoncé plus convenu, ou dans la marge de celui-ci. Quoi qu'il en soit, il y a une dimension d'amplification signifiante dans l'analyse et, dans le grand charroi de tous ces signifiants, vont s'isoler des signifiants qui permettront l'opération de réduction. L'amplification n'est donc pas opposé à la réduction, mais elle est nécessaire pour produire quelque chose d'inédit qui permet l'opération de réduction.

Condensation du matériel par le bien-dire d'un mot d'esprit. Telle est la première définition que Jacques-Alain Miller donne de la réduction à l'œuvre dans la cure analytique. Patrice Fabrizi nous a déplié toute à l'heure ce qu'il en est de ce *Witz*. Cette condensation peut ne devenir possible qu'après de longues amplifications qui permettront que des significations se décantent, que la dramatisation cède, et que se prépare la chute qui fait que tout un pan de souffrance s'allège dans sa réduction à un mot d'esprit. Et il est précisé ici que ce mot d'esprit à une caractéristique particulière : il énonce le résultat de l'opération analytique en tant que celle-ci « a pour effet de soustraire l'élément pathétique afin de dégager l'élément logique ». (p.27)

Dans la quatrième section de ce premier chapitre, Jacques-Alain Miller va commencer à entrer dans le détail de cette opération-réduction qui occupe une place centrale dans son livre. Deux mécanismes sont ici présentés, d'autres suivront. Ces deux mécanismes sont la répétition et la convergence.

La répétition est un des quatre concepts de la psychanalyse, concepts que Lacan a mis en évidence tout au long de son Séminaire XI intitulé précisément Les Quatre concepts de la psychanalyse. Le concept de répétition en psychanalyse trouve son origine dans le repérage par Freud du *Wiederholungszwang*, de la contrainte à la répétition. Vous pourrez par exemple vous en faire une idée avec le texte de Freud intitulé « Remémoration, répétition, perlaboration » qui figure dans le recueil « La Technique psychanalytique » (P.U.F). Freud y montre notamment que ce qui ne peut être remémoré se répète dans les actes du sujet. Miller nous en donne un exemple avec le cas du jeune Hector qui rencontre successivement trois femmes différentes. Sans doute a-t-il cru à chaque fois rencontrer une femme différente de la précédente, mais pourtant, à son insu, un trait se répète, celui de son doute sur la fidélité de ces femmes. Une explication psychologique énoncerait que c'est la jalousie qui se répète. Ce que la psychanalyse nous enseigne, c'est qu'une même place peut être occupée par des personnages différents. « C'est la base, le *substratum*, de l'expérience analytique », nous dit Jacques-Alain Miller. La formation de l'analyste doit lui permettre de repérer cette constante

à partir de laquelle peut être construit la logique du cas. Miller énonce de façon très réduite quelque chose qui résume ce que Freud expose de façon plus déliée dans l'article que je viens de mentionner. Si la répétition est la base de l'expérience analytique, ce n'est pas seulement parce qu'elle permet de repérer dans la vie du sujet le trait qui se répète – cela, un observateur attentif et futé peut le faire aisément – mais parce cette répétition va être au centre du transfert et va se manifester comme résistance. Que dit Freud ? Je cite de courts extraits, juste pour vous inciter à aller lire cet article. « Nous permettons (à la compulsion de répétition) l'accès du transfert, cette sorte d'arène, où il lui sera permis de se manifester dans une liberté quasi totale et où nous lui demanderons de nous révéler tout ce qui se dissimule de pathogène dans le psychisme du sujet. » (p.113) Un peu plus loin : « A partir des réactions de répétition qui apparaissent dans le transfert, des voies connues conduisent alors au réveil de souvenirs ». Mais ce ne sont pas seulement les souvenirs oubliés qui sous-tendent la répétition. C'est aussi toute la force des « motions pulsionnelles » qui, elles, nécessitent beaucoup de temps et de patience pour être domptées au fil de ce que Freud nomme dans ce texte perlaboration.

Laissons de côté cet aspect qui n'est pas traité dans ce passage du livre. Ici, il s'agit essentiellement de ce qui est remémoré. Cela va jusqu'à ce que Miller désigne par le terme de prototype, avec, dans le cas cité le repérage du personnage prototype des conduites amoureuses du sujet.

Le second mécanisme de réduction est celui de la convergence.

L'amplification masque la répétition. Celle-ci insiste dans les actes et non dans les dits.

Par contre, l'amplification révèle la convergence. C'est grâce aux développements du discours que peut se dégager un énoncé qui s'avère être la matrice fondamentale de cette amplification. Au fil de tout ce qui se dit se dégage quelque chose qui permet d'apercevoir que ce qui se profère n'est au fond que la multiplication des avatars d'un énoncé fondamental qui a marqué le sujet. Cela aboutit au constat des « effets étonnants de l'inscription d'une parole dans l'histoire du sujet » (p. 31) Parmi ces énoncés fondamentaux, parmi ces paroles qui ont marqué un sujet, Miller souligne l'importance des énoncés concernant l'attente des parents sur le sexe de l'enfant, et ceux concernant le fait qu'il ait été désiré ou non, ainsi que ceux prenant la forme de l'impératif ou de l'oracle.

Il distingue les énoncés que le sujet connaît, mais dont il ne mesure pas toujours tout le poids et ceux qu'il méconnaît et qui doivent être produits par une interprétation.

Cette notion de convergence permet donc de saisir que non seulement le discours, mais aussi le destin d'une personne peut être commandé par un énoncé.

Et Miller termine ce chapitre en nous donnant par là une représentation du terme lacanien de signifiant-maître, le signifiant-maître étant ici cet énoncé qui commande aux dires et au destin.

Ce qui reprend ce qui était annoncé à la fin de la section précédente, à savoir que « le sujet est poème plutôt que poète, c'est un être parlé ». (p.27)